Image de soi et altérité coloniale

L'exemple de Jean Amrouche

Tassadit Yacine

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/115>

DOI : 10.4000/cdlm.115

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2003

Pagination : 293-303

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Tassadit Yacine, « Image de soi et altérité coloniale », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 66 | 2003, mis en ligne le 21 juillet 2005, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/115> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.115>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Image de soi et altérité coloniale

L'exemple de Jean Amrouche

Tassadit Yacine

« S'agissant du colonialisme français, on sait qu'il y a contradiction entre le dire humaniste et a-universaliste et a-raciste de la pensée française, et le faire colonialiste, mais on sait moins que la pensée et sa formulation ne sont que des masques mystificateurs. Le colonialisme français honteux et hypocrite, qui n'ose pas dire son nom, est peut-être plus virulent, plus radical que tout autre »¹.

- 1 La trajectoire intellectuelle de Jean Amrouche va nous permettre de saisir comment se donne à voir l'image de soi dans un contexte d'altérité coloniale. Hommes de lettres, militant engagé pendant la guerre d'Algérie, il va subir une discrimination à partir de moments différents dans l'histoire : Jean en Algérie d'abord et en France, ensuite. Écrivain, poète, il décrit le phénomène colonial dans sa globalité mais à partir d'un point de vue intérieur, donc nécessairement impliqué.
- 2 Par un long cheminement personnel, Jean Amrouche parvient à prendre conscience des effets pervers de la politique coloniale d'assimilation. Il compte parmi ceux qui ont le mieux décrit la colonisation en raison du statut d'indigène (kabyle) francisé. Le fait d'être parvenu à la position qui a été la sienne (au plus haut niveau de la société d'alors), n'a pas été sans souffrance.
- 3 Dans cet article, il s'agit de voir comment Jean Amrouche s'est réapproprié l'image de soi en passant par la culture de l'autre.
Les racines du "racisme" de la colonisation
- 4 Comment taxer la politique coloniale de racisme ouvert puisqu'elle se donne pour but de civiliser les peuples indigènes, conquis par la force. Le colonialisme se proclame ainsi détenteur d'une mission historique, loin —dans le principe en tous cas—, des théories raciales du XIX^e siècle et qui vont trouver un terrain privilégié sous le nazisme.

2

- 5 En Algérie, la théorie plaide davantage pour une inégalité culturelle devenue la préoccupation de tous les instants. Ainsi cette politique spécifique, fondée sur la prééminence de la civilisation européenne dans sa dimension française et sur une hiérarchie des cultures, s'arroge le droit de rejeter les peuples vaincus dans l'archaïsme et le désuet. Elle considère tout ce qui est différent d'elle comme frappé de déchéance et de sauvagerie³. Pour Jean Amrouche,⁴ les peuples africains et nord-africains, en particulier :
- « sont voués à disparaître en tant que tels par un lent processus de métamorphose, de déracinement et de dépersonnalisation, que ne compense pas la promesse mensongère d'une assimilation qui les ferait semblables à leurs conquérants, ce qui aboutirait à un parfait génocide ».
- 6 On ne peut donc pas dire que la colonisation vise à exterminer un peuple ou à le discriminer en tant que "race". Bien au contraire, elle prétend l'émanciper, et lui ouvrir la voie à une vie meilleure. Il s'agit d'abord et avant tout d'une différence culturelle et c'est sur cette base que s'effectue cette distinction si spécifique à la colonisation française : on est davantage dans l'ethnisme que dans le racisme selon certaines théories discursives⁵. Le premier concept met en avant la culture (coutumes, pratiques, croyances et classe sociale) et le second l'origine, la généalogie et tout ce qui a trait à l'atavisme (nature, hérédité)⁶.
- 7 À supposer qu'il s'agisse uniquement d'ethnisme en situation coloniale— ce qui n'est pas entièrement prouvé— il y a d'emblée problème. Car même si les concepts de civilisation, d'émancipation, d'éducation militent en faveur d'une mission " noble ", il n'en demeure pas moins que le projet lui-même est fondé sur une ambiguïté où les principes de l'égalité entre les hommes semblent compromis car "*un raton sera toujours un raton*", pour le colonisateur.
- 8 Si la biologie (les caractéristiques physiques) n'est pas mise en avant, l'esprit, en revanche, est fortement valorisé par les promoteurs de l'idéologie coloniale. Car dans le procès de la colonisation elle-même, il y avait une hiérarchie des valeurs entre les vainqueurs et les vaincus. Le missionnaire qui, par définition, a la charge d'éduquer, de transformer les mentalités, se trouve naturellement en position de supériorité. En effet, pour se réaliser, ce projet qui incombe aux acteurs sociaux et politiques a besoin de s'exercer dans un rapport d'assujettissement à la fois explicite et non avoué. Tout en étant niée en théorie, la différence liée à l'origine est cependant présente dans la pratique.
- 9 C'est précisément sur cette ambiguïté fondamentale que repose l'ordre colonial qui, pour s'imposer, a dû recourir à la force en utilisant des moyens bien supérieurs à ceux des peuples conquis. On retrouve, d'une part, la puissance matérielle, technique, militaire et de l'autre la supériorité culturelle, civilisationnelle qui, dans la pratique, fonctionne comme une supériorité raciale :
- « Le colonisé (...) est frappé dans sa descendance aussi bien que dans son ascendance. La race entière est destituée de son humanité. Du moins tant que le colonisé garde mémoire de son origine, et porte les stigmates visibles de son appartenance : certains traits de physionomie, la couleur, le nom. Car la défaite n'est pas conçue comme un simple accident, comme un fait contingent, mais acquise une bonne fois pour toutes, absolue et éternelle »⁷.

- 10 L'histoire des colonisés démarre ainsi à partir d'une supériorité "*originelle*" des colons, liée à la conquête de leur pays. À partir de ce moment fondateur se structurent des rapports de forces et de sens dont on trouve encore aujourd'hui des échos.
- Jean Amrouche porte-parole des indigènes face à l'ethnisme des Français d'Afrique
- 11 Jean Amrouche a compté parmi les intellectuels indigènes qui ont milité pour l'assimilation collective des Algériens. Il y a cru comme beaucoup de ses compatriotes. Il a fallu les événements du 8 mai 1945 à Sétif et Guelma pour que l'auteur prenne conscience de la politique insidieuse de la France à l'égard de l'Algérie⁸. C'est alors qu'il a changé de position et c'est sans doute depuis qu'il a commencé à décrire le mal intérieur qui rongait le colonisé dont il croyait, à tort ou à raison, constituer une incarnation.
- 12 Mihoub Amrouche (de son nom à l'Etat civil) est né en 1906 à Ighil-Ali, dans la vallée de la Soumamm, en Kabylie. Il est le fils de Belkacem et de Fadhma Aït Mansour, fille naturelle. Par son père, Amrouche est issu d'une grande famille, devant sa prospérité à Hacène (l'arrière grand-père) qui a su profiter de la conjoncture coloniale pour acquérir un statut important. Fils d'une veuve, Hacène aura à lutter pour se faire une place dans la société : il a dû s'enrôler dans l'armée française qu'il suivra jusqu'à Sébastopol. C'est dans ce corps qu'il a appris le Français ; ce qui lui a permis de devenir interprète puis employé.
- 13 C'est grâce à l'école des Pères Blancs que Belkacem fera ses premières classes et c'est ainsi qu'il est baptisé à l'âge de 16 ans. Cette conversion le conduira à quitter le village pour travailler comme garçon de salle à l'hôpital des Sœurs blanches à Fort national (Larbaâ Nat Iraten) et c'est dans cette enceinte qu'il fera la rencontre de sa future femme.
- 14 C'est, paradoxalement, la lignée maternelle qui est déterminante au sein des Amrouche en raison du statut d'enfant illégitime de Fadhma. N'ayant pas de père, Fadhma sera placée chez les Sœurs blanches d'abord, puis à l'école laïque ensuite. Quitter le village fut alors une nécessité de survie. Dans ces conditions difficiles elle apprendra à lire et à écrire, mais sans que les études lui garantissent un emploi. À l'époque, il n'était pas question d'émanciper les filles indigènes au point d'en faire des institutrices.
- 15 C'était d'ailleurs également le cas de Belkacem qui n'aura pas de travail malgré son instruction et à qui sa conversion au christianisme portera préjudice, y compris parmi la minorité dominante. L'école de Jules Ferry n'appréciait pas les élèves formés par les Pères Blancs, et cela représentait une double discrimination (indigène et catholique) aux yeux des Français laïcs. Pour cette dernière raison Belkacem sera contraint de quitter l'Algérie pour la Tunisie afin d'y chercher un emploi.
- 16 Fadhma, malgré son niveau d'études élevé pour l'époque, travaille à l'hôpital de Michelet (Aïn-El-Hemmam) comme fille de salle où le hasard la fera rencontrer Belkacem, qui en fera son épouse mais à la condition qu'elle se convertisse au christianisme. En 1910, la famille Amrouche quitte Ighil-Ali pour Tunis. Belkacem est employé dans les chemins de fer. Mihoud, appelé par son nom de baptême Jean, n'est âgé que de 6 ans. Il poursuit ses études primaires en Tunisie et en Algérie.
- 17 Pour mener à bien ses études secondaires, et supérieures il devra en poursuivre une partie en Tunisie (1921 et 1924) et l'autre, en France, à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud (de 1925 à 1928). Deux ans après, il est nommé successivement professeur de lettres à Sousse (Tunisie) puis à Bône (Annaba en Algérie).

- 18 Entre 1930 et 1942, Jean Amrouche mène une carrière littéraire, il est poète et critique. Il rencontre Gide en 1942 qu'il connaissait déjà au travers d'une correspondance régulière. Il est l'auteur de deux recueils de poésie (*Cendres* et *Etoile secrète*). Ce sont là les débuts de Jean Amrouche dans l'univers des lettres. Entre 1945 et 1961, Jean publie la revue *l'Arche* en même temps que s'ouvre devant lui une carrière journalistique importante. Il invente un nouveau moyen de faire connaître la littérature par le biais de la radio en devenant "*Le barbier de Midas*". C'est dans cette position de barbier qu'il consacre des entretiens à des écrivains connus (Gide, Mauriac, Claudel, Ungaretti, Giono).
- 19 Mais, malheureusement, les événements politiques vont le freiner dans sa carrière en lui permettant toutefois de changer de camp. Désormais, il ne sera plus le faire-valoir des grands hommes, celui qui donne l'occasion à l'autre de prendre la parole. Il va devenir celui qui prend la parole, qui la proclame au vu et au su de tous. Il est aussi celui qui écrit et qui va, délaisser provisoirement les lettres pour la grande presse : *le Monde*, *l'Observateur*, *le Figaro*, *Démocratie chrétienne*.
- 20 Depuis le début de la guerre d'Algérie Jean Amrouche s'est fait le défenseur de l'autodétermination politique de son pays d'origine tout en affirmant sa francité. Cette position critique n'a pas été de tout confort à un moment où les deux protagonistes de l'histoire entrent dans une spirale meurtrière.
- 21 Aux yeux de la minorité dominante, cette pluralité culturelle est loin d'être valorisante, elle est même perçue comme un stigmate :
- « J'avais onze ans. Petit Kabyle chrétien, j'étais roulé entre les puissantes masses que constituaient mes condisciples : renégat pour les musulmans, carne venduta (*viande vendue*) pour les Italiens, bicot au regard des Français. »⁹
- 22 Cet Algérien original, façonné d'une certaine manière par l'histoire, allait devenir un Français doté d'une certaine particularité, ce qui permet de comprendre sa perception. Ni entièrement incorporé à la France ni "décorporé" de l'Algérie, il est à l'écoute de toutes les notes discordantes. Sa sensibilité de poète et sa prise de conscience politique lui permettent de restituer avec finesse la différenciation "raciale" vécue collectivement par les Algériens.
- 23 Il va de soi que la prise de conscience de Amrouche se fonde sur une inégalité de statut puisque le colonisé était régi par un code de l'indigénat qui le distinguait du colon. Ainsi, devant la loi, les deux communautés n'ont pas les mêmes droits et l'universalité des textes (de 1848 et 1875) ne les concerne pas (comme elle ne concerne ni les femmes ni les juifs).
- Pour une esquisse de l'image de soi ou comment définir le portrait du colonisé
- 24 Eu égard aux conditions sociales, culturelles et politiques imposées de l'extérieur, le colonisé vit pratiquement dans un espace à part. Même s'il s'avère difficile, à l'évidence, de passer sous silence les distinctions établies en raison des origines ethniques, il est intéressant de voir comment Amrouche fonde son analyse sur la perversion de l'ambiguïté de la politique coloniale, cette forme de domination qui n'a pas de nom, à l'image du colonisé auquel on dénie précisément la colonisation.
- 25 La différence qui oppose le colonisé au colonisateur est "*innommable*" car elle entrave, elle coupe et "*déracine*" l'autre sans lui donner la possibilité de s'enraciner ailleurs. Le colonisé "*est maudit*" en ce qu'il est précisément dans une position humaine alors que le colonisateur occupe ici la position de Dieu, celui qui bénit et qui, en l'occurrence,

maudit et destitue de l'humanité. Cette prise de conscience de soi s'effectue dans « l'humiliation, le mépris et la honte. »¹⁰

- 26 Ainsi, selon l'auteur, la réussite du colonisé n'est jamais perçue comme le produit de sa propre capacité. Il est vu comme s'il était toujours l'exécutant de quelqu'un d'autre, car frappé de l'impossibilité de créer quoi que ce soit par lui-même, ou de mettre en valeur un patrimoine ancestral reconnu. Son succès, selon Amrouche, est fondé sur :
- « un atroce malentendu, se retourne toujours contre les siens, dont paradoxalement il est séparé et vers lesquels il est rejeté. Car ce qui dans la personne du colonisé est nié, c'est ce qui en tout homme est possibilité, promesse d'accomplissement de l'homme. »
- 27 Comme en tout pouvoir dominant, il s'agit de s'approprier symboliquement l'autre en le privant de ses droits. L'identité est la toute première concernée puisqu'elle est définie de l'extérieur par celui qui a le pouvoir de nomination, le pouvoir d'assignation et de destitution.
- 28 Il montre par le menu détail que la vision du colonisateur s'inspire d'une mythologie selon laquelle l'humanité est scindée en deux : les hommes dotés d'une supériorité et les hommes déçus (associés aux animaux) ou aux hommes n'ayant pas évolué : c'est-à-dire demeurés au stade de la sauvagerie originelle¹¹. Cette mythologie servira à alimenter l'idéologie colonisatrice et raciste.
- 29 En effet ce sont les Blancs (les civilisés, les Européens, les Chrétiens) qui se revendiquent des valeurs de l'humanité, tandis les non-Blancs par la couleur de la peau mais aussi par le statut (les indigènes, les Arabes, les Musulmans, les Juifs) sont étrangers au processus d'hominisation, car ravalés au rang de l'animalité. Ces derniers sont identifiés par le stigmat.
- 30 Dans son enfance, Jean Amrouche s'est vu traiter de "*sale Kabyle, de tronc de figuier*". Et c'est précisément en raison de cette notion qui renvoie à des catégories de pensée si prégnantes dans le monde d'alors, que Jean Amrouche s'y réfère pour décrire la colonisation.
- 31 Le couple saleté/propreté, nature (figuier)/culture est fortement lié aux origines de la race et de la classe sociale, lui-même renvoyant aux notions de pureté et de souillure. Le discriminé est souvent qualifié de sale. Cette carence de filiation, de culture reconnue poussera notre auteur à opérer une inversion des rapports de force en acquérant un statut par la maîtrise de la langue et de la culture du dominant. Ayant lui-même vécu ce manque, il en fait une théorie générale de la situation de l'Africain :
- « [...] Mais, à travers la France, ses arts, ses techniques, sa science, son éthique, et son admirable langue, qu'il [l'Africain] assimile avec une avidité qui ressemble à la boulimie, ce n'est point la France comme nation particulière qu'il veut s'incorporer : il cherche un débouché sur la mer libre de la culture humaine [...] Faire de la culture française la justification de la colonisation elle-même, c'est une imposture et une indignité. On sait avec quelle précautionneuse parcimonie la culture française a été dispensée, et quels obstacles les maîtres coloniaux ont dressés devant elle. On sait moins que ceux des colonisés qui ont pu s'abreuver aux grandes œuvres sont tous non point des héritiers choyés, mais des voleurs de feu »¹².
- 32 Ce qui est évoqué ici par l'auteur avec force et parfois de façon voilée, c'est précisément le rapport que l'intellectuel dominé entretient avec la culture de l'autre. Il s'agit pour le colonisé de la posséder car elle est à l'origine de sa survie sociale, même si elle lui pose quelques problèmes au niveau de son identité. Au plan de la subjectivité, cette culture est aussi source de désenchantement et de renoncement à une part importante de soi.

Ainsi, il faut donc passer par le vol et en accepter les conséquences, c'est-à-dire la suspicion :

« Le colonisé vit en enfer, isolé, entravé, sans communication avec autrui, déraciné de son histoire et des mythes de son peuple, maudit. Il prend conscience de son état dans l'humiliation, le mépris et la honte [...]. Il se sent frappé d'une tare indélébile, condamné. Ses dons personnels ne sont pas en cause. C'est plus grave. Ils sont disqualifiés, et ravalés au niveau des dons du singe [...] Jamais on n'interprète sa réussite comme la preuve d'un authentique accomplissement humain ». ¹³

- 33 Cette situation si spécifique aux Algériens est décrite par Jean Amrouche dans ses *“Notes pour une esquisse de l'état d'âme du colonisé”* dans lesquelles on retrouve cette discrimination à la fois individuelle et collective :

« Le colonisé est nié comme être humain dans son ascendance que l'on ne fait remonter, sur le plan du mythe et sur le plan de l'Histoire, que jusqu'à ce moment qui marque la mutation d'un peuple libre en peuple asservi, que jusqu'à ce point originaire du péché qui est aussi le commencement de la victoire du colonisateur »

¹⁴.

- 34 Les modes de domination du pouvoir colonial ne sont que l'image grossie de ceux-là même que l'on retrouve dans le monde social. Le colonisé est souvent renvoyé au statut d'orphelin, de bâtard, d'esclave ou de femme etc. Il n'y a pas d'existence possible pour le dominé sans un renoncement à ce qui fait son être. Tout ce qu'il peut acquérir est faveur, ce qui le maintient dans une position de débiteur par rapport au dominant. La plus humiliante des situations consiste à placer l'autre dans l'illégitimité, à l'instar du bâtard, perçu comme un accident et devant son existence à la clémence de l'autre qui détient un pouvoir de reconnaissance et de méconnaissance, ce qui jette un trouble impossible à élucider.

« Lorsque le colonisateur français universaliste arrivait au Cambodge, en Afrique noire ou en Kabylie et commençait son enseignement avec une générosité illusoire en disant : “Nos ancêtres, les Gaulois...” , il opérait immédiatement une coupure dans l'esprit de ses élèves. Il enseignait, pensait-il, la civilisation, et rejetait aussitôt dans les ténèbres, non pas extérieures mais dans les ténèbres intérieures toute la tradition des ancêtres et des parents [...] Car ce colonisé a reçu le bienfait de la langue de la civilisation dont il n'est pas l'héritier légitime. Et par conséquent il est une sorte de bâtard. » ¹⁵

- 35 La réflexion de Amrouche a donc porté avant tout sur le statut du colonisé qui, à la différence des politiques ouvertement racistes, pose problème.
- 36 Le colonisé est certes inférieur mais cette infériorité n'est pas balisée. On sait où elle commence mais on n'en connaît pas les limites, par opposition à la discrimination ordinaire entre Noir et Blanc. Il appartient précisément au dominé de s'enfermer dans son propre carcan sans jamais connaître les véritables raisons qui fondent son rejet. L'ignorance dans laquelle il est tenu d'évoluer concerne son histoire passée et présente (ascendance- descendance, langue, mythes, etc.). Tout ce qui lui appartient en propre doit être renié et honni, c'est précisément cela qui a amené Jean Amrouche à considérer que le statut attribué aux colonisés est à rapprocher de celui de la femme, du métayer ou du bâtard dans les univers domestiques d'autrefois.
- 37 L'histoire collective de l'Algérie ne fait que répéter celle plus restreinte de Fadhma, sa mère. Faut-il comprendre par là que les origines familiales prédisposent à l'intelligence d'un monde politique plus large et, peut-être, que toute justice est un long apprentissage qui s'effectue dans les familles ?

- 38 Ainsi le racisme qu'il soit ouvert ou couvert (l'image de soi donc) se fonde sur des pratiques largement familières aux individus et donc aux Etats. Aussi la définition de l'autre n'a de sens que par rapport à soi.

NOTES

1. - Jean Amrouche, "Notes pour une esquisse du portrait du colonisé", *Etudes méditerranéennes*, 1958, reproduit in Jean El-Mouhoub Amrouche, *Un Algérien s'adresse aux Français*, Paris, Awal/ L'Harmattan, 1994, p.51.
2. - Cf. Edouard Conte et Cornelia Essner, *La quête de la race, une anthropologie du nazisme*, Paris, Hachette, 1995, p.119.
3. - Henri Basset, *Essai sur la littérature des Berbères* (introduction), Paris, Awal-Ibispress, 2001 (Reed).
4. - Jean Amrouche, *Jean Amrouche, Un Algérien s'adresse aux Français*, Paris-Awal/ L'Harmattan, 1994, p. 52.
5. - Véronique de Rudder, Christian Poiret, François Vourc'h, *L'inégalité raciste. L'universalité républicaine à l'épreuve*, Paris, PUF, 1995, pp. 33-34.
6. - In *L'inégalité raciste*, op. cit. p. 33.
7. - In Amrouche, op. cit. "Notes pour une Esquisse du portrait du colonisé", p.51.
8. - A l'appel des organisations nationalistes, les habitants de ces deux villes, manifestèrent pour réclamer l'indépendance de l'Algérie. La répression coloniale se solda par la mort de plusieurs dizaines de milliers d'Algériens.
9. - In *l'Eternel Jugurtha, catalogue de l'exposition de Marseille*, Marseille, Quai Jeanne Lafitte, 1985, p. 27.
10. - *Ibidem*.
11. - Cf. Tassadit Yacine, "La fonction des mythes dans la société kabyle", in *Les Voleurs de feu, éléments d'une anthropologie sociale et culturelle de l'Algérie*, Paris, La Découverte / Awal, 1993, pp. 129-158.
12. - Jean Amrouche, "La France comme mythe et comme réalité, de quelques vérités amères", *Le Monde*, 1958, repris in Jean El-Mouhoub Amrouche, *Un Algérien s'adresse aux Français*. Op. cit. p. 54.
13. - "Notes pour une esquisse de l'état d'âme du colonisé", art. *Un Algérien s'adresse aux Français*, op. cit. p. 50.
14. - Jean Amrouche, *Un Algérien s'adresse aux Français*, op. cit., p.51.
15. - Jean Amrouche, "Colonisation et langage", intervention au congrès méditerranéen de la culture à Florence, octobre 1960, art. cit. , in *Un Algérien s'adresse aux Français*, p. 330.

RÉSUMÉS

L'auteur s'est attaché à analyser la trajectoire de Jean Amrouche : poète et journaliste algérien d'origine kabyle connaisseur du monde des lettres françaises. Cet intellectuel, catholique, marqué par la culture française et appartenant au monde musulman, se retrouve en porte-à-faux entre la France et l'Algérie à partir des massacres de 1945. Dans ses écrits, Jean Amrouche relate les souffrances des colonisés en essayant de les comprendre à partir de sa propre expérience. Cette description de soi tout au long de son œuvre n'a de sens que par rapport à l'autre : le colonisateur à la fois semblable et différent.

The author has analysed the trajectory of Jean Amrouche : poet and journalist is born in Algeria but meanwhile being of kabyle's extraction and knowing as a man of letters in France. In his writings Jean Amrouche relates colonized people sufferings trying to understand them from the point of view of his own experience. This description of himself during all his writer's work has a signification not only with himself but in relation with the other : the coloniser at one and the same time similar and different.

INDEX

Mots-clés : poète, journaliste, kabyle, colonisé

AUTEUR

TASSADIT YACINE

E.H.E.S.S. Paris